UNE ENFANCE À LA CAMPAGNE

Jean-Charles Linet

Éditions ThoT
Récit

Jean-Charles Linet est né dans le sud du Morvan à la fin des années 50, mais il a toujours vécu à Paris ou dans sa proche banlieue. Élève du lycée Lakanal à Sceaux et diplômé en sciences humaines à la Sorbonne, il a été secrétaire général de l'École Pratique des Hautes Études puis s'est spécialisé dans la gestion des ressources humaines. Récit largement autobiographique, *Une enfance à la campagne* est son premier ouvrage.

Table des matières

Prologue : La canine 11

Chapitre 1 : Une enfance à la campagne 17

17. Le clafoutis ∗ *19. Une ville à la campagne*
25. Les fromages de madame D. ∗ *28. Mon arrière-grand-mère* ∗ *29. Les maisons d'à côté* ∗ *31. Le chemin de ronde*
34. Les cousins ∗ *35. Jour de foire.* ∗ *38. Les gendres*
41. Gisèle ∗ *44. Le Creusot* ∗ *47. Le Creusot (épilogue)*
49. Le « château » ∗ *54. La fin des vacances*

Chapitre 2 : Apprentissages 59

59. Premier jour d'école ∗ *62. Le sport : mes premiers pas*
64. Ma première maîtresse ∗ *65. À la moulinette*
67. La piscine ∗ *70. Flic City* ∗ *76. Le catéchisme*
81. Amitiés

Chapitre 3 : Sortir de l'enfance 91

91. Régine et Florence ∗ *102. Le grand lycée*
105. Pop music et révolution ∗ *113. Hypokhâgne et khâgne*
131. Révolution

Épilogue : Un léger malentendu 137

PROLOGUE : LA CANINE

Lors de ma préadolescence, la canine de ma mâchoire inférieure droite refusa de prendre la place laissée libre pour elle par une dent de lait. Elle resta incluse dans cette mâchoire, enkystée confortablement, excroissance à peine proéminente que je pouvais caresser avec ma langue pour constater une présence devenue familière. Or, contre toute attente et à l'étonnement enjoué de mon dentiste qui n'en croyait pas vraiment ses yeux, l'inconcevable se produisit peu après mes cinquante ans. Il avait bien vu un cas similaire dans une carrière déjà longue, mais rien ne laissait présager ce dénouement tardif. Mais elle était là, c'était indiscutable.

— Touchez ! me dit-il avec exaltation.

— Vous la sentez ? ajouta-t-il devant ma mine incrédule.

Plus de quarante ans à l'attendre ! Je n'y croyais plus, tout simplement. Et cette dent, après avoir percé la chair, poussa à l'intérieur de ma gencive, dédaignant l'espace prévu pour elle et devenu sans doute trop exigu. N'importe quoi !

Elle bouscula tranquillement l'ordonnancement de ma dentition. Et peut-être plus ? Après des essais longtemps infructueux, un jour d'été, peu de temps après la manifestation tardive de ma canine, le désir d'écrire fit sauter le verrou qui l'empêchait de se manifester, de s'épanouir et, qui sait, de changer ma vie. Ce désir venait de profond, comme une dent oubliée dans une mâchoire.

J'avais pensé à des sujets possibles. L'histoire de mon grand-père paternel, prisonnier de guerre en Allemagne puis en Pologne entre 1939 et 1945, qui ramena de ce séjour prolongé et forcé un récit bref et d'une étonnante sécheresse de ton et de style, était indiscutablement un « bon » sujet. Celle de mon père qui fut pendant plusieurs années le pâtissier du préfet de police de Paris devenu quelques décennies plus tard un des ultimes symboles de la collaboration avec l'Allemagne nazie, en était un autre.

Mais ce désir, si longtemps contenu et pour cette raison même, fit que ce premier récit ne pouvait parler que de moi. Il vient de profond mais il vient aussi de loin, de plus loin que je l'imaginais initialement. J'ai appris, il y a peu d'années, que ma grand-mère maternelle tenait son journal et que ma mère s'est essayée à cet exercice à certains moments de sa vie.

J'ai lu le journal de captivité de mon grand-père. Il est étonnamment court et elliptique, écrit sur un ton presque

détaché, délesté de ses scories et de l'expression d'émotions trop fortes. Il semble avoir été réécrit, ce que pourrait attester une calligraphie régulière et l'absence de corrections ou d'annotations en marge ou en bas de page. Peu de plaintes, point de gémissements mais beaucoup de rage et de menaces explicites contre les planqués, les politicards et les « boches » bien entendu, qui auraient tous à en répondre dès son retour, auquel il ne semble jamais avoir cessé de croire.

Mais aussi des pensées affectueuses pour sa femme et son fils unique, sincères et aimantes, qu'à ma connaissance il n'a pas fréquemment exprimées après son retour de captivité. Il était méconnaissable, très amaigri bien sûr, cassé physiquement et mentalement mais surtout, comme étranger à son propre sort.

Il avait rapporté sa défroque rayée de prisonnier de guerre frappée des initiales KG *(Kriegsgefangener)*, que je pus voir un jour alors que nous explorions le grenier. Mais le personnage était de glace, muet sur les épisodes vécus lors de ces six longues années, impénétrable et distant, le regard rendu fixe par les séquelles de sa détention et des coups reçus.

Mon père lui-même, du plus loin que je me souvienne, remplit des cahiers de tous formats d'articles et de photos découpés dans des journaux et des magazines, annotés par ses soins, surlignés, constellés de points d'exclamation, de remarques outrées ou venimeuses. C'est un moyen de calmer sa rage, de la canaliser, en l'enserrant entre les pages de ses cahiers. Pour se venger sans doute de ces six années qui lui ont dérobé son père et l'ont contraint dès ses neuf ans à

endosser une responsabilité trop lourde pour les épaules d'un enfant puis d'un adolescent.

Les temps lui sont cruels.

Tout le malheur de la France et de ses temps modernes est contenu dans ces cahiers devenus peu à peu ventripotents, mais toujours ordonnés, avec des titres, des sous-titres et des références soigneusement calligraphiés. J'ai souvent été tenté d'y jeter un peu plus qu'un coup d'œil, mais j'ai eu peur d'y découvrir des pensées trop dérangeantes.

J'ai su que j'allais, à mon tour, relever le défi à l'occasion de cette dissertation de lettres qu'a corrigée une professeure stagiaire en classe de première. En me rendant une copie bien notée, elle me reprocha gentiment d'abuser un peu de ma facilité à écrire ! Délicieuse nouvelle : ainsi j' « écris » et je suis « facile ». Je la remercie aujourd'hui d'avoir compris que seule l'illusion de la facilité me permettrait, un jour peut-être, de me lancer dans cette étrange aventure.

Ma canine a atteint aujourd'hui sa taille définitive. Je ne sais pas encore si je me résoudrai facilement à la faire arracher.

CHAPITRE 1 : UNE ENFANCE À LA CAMPAGNE

Le clafoutis.

Chaque année, mes parents, ma sœur et moi arrivons chez mes grands-parents au début de l'été, au moment de mon anniversaire et quelquefois, le jour même de cet anniversaire. Pour l'occasion, ma grand-mère confectionne un clafoutis à la cerise. Des tables sont installées en L, à l'extérieur, dans la cour de la maison. Il y a là les sœurs de ma mère, leurs maris et leurs enfants, nos cousins, parfois de la famille du Creusot et, moins souvent, des invités de passage.

L'ambiance est bruyante et joyeuse. Ce sont des retrouvailles attendues. On s'embrasse, on blague, on s'exclame, on se met gentiment en boîte. On s'étonne aussi de voir les enfants grandir si vite et ressembler – de plus en plus, décidément ! – à leur père, à leur mère ou, plus étrangement, à

ce frère du Pépé mort après la guerre ou à cette grand-tante perdue de vue.

Mamy règne paisiblement sur tout ce petit monde. Pépé l'assiste, de loin. Auprès d'elle, ma mère est spontanément la plus active mais mon père ne demande pas son reste. Mamy est heureuse. Manque pourtant son fils, seul garçon et petit dernier de la fratrie, resté à Paris et sans doute pas mécontent d'échapper au rassemblement familial. À tout juste vingt ans, il n'est pas encore marié ni même fiancé et, pour des raisons qui m'échappent alors, c'est un petit sujet de préoccupation pour ma grand-mère.

C'est le vrai début de nos vacances. Nous avons investi la chambre que nous allons occuper pendant tout le séjour et c'est bon de retrouver les senteurs de la maison, si différentes de celles de notre appartement parisien. Les toilettes sont encore au fond du jardin. Il n'y a pas de salle de bains et il faut, chaque matin, faire chauffer de l'eau sur le poêle pour se laver. Mais tout cela n'a pas d'importance tant est grand le plaisir de se retrouver là.

Le clafoutis est annoncé. Sublime. J'ai six ou sept ans. Je suis un peu le roi de la fête. Au-delà de ce gâteau inégalable, je me nourris de cette convivialité familiale que je ressens si peu souvent le reste de l'année. Il fait beau et chaud. La cour est en partie ombragée, ce qui permet d'échapper aisément aux trop grosses chaleurs estivales et de choisir la place idéale à la grande table.

Tout est bien ainsi, la vie peut commencer.